

# DIRECTEUR

MONSIEUR ALAIN RETIERE EST LE DIRECTEUR DE L'UNOSAT, LE PROGRAMME DES NATIONS UNIES CRÉÉ POUR FOURNIR À LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE UN ACCÈS FACILITÉ À L'IMAGERIE SATELLITE ET AU SIG (SYSTÈME D'INFORMATION GÉOGRAPHIQUE), UN OUTIL PRÉCIEUX DANS LA PRÉVENTION DES CATASTROPHES, LA GESTION DE L'AIDE HUMANITAIRE, LES MISSIONS DE MAINTIEN DE LA PAIX, ETC. IL NOUS PARLE DE SON PARCOURS IMPRESSIONNANT VOUÉ À AIDER LES « OUBLIÉS DU DÉVELOPPEMENT »

## QUELLE EST VOTRE PROFESSION ? QUELLE FORMATION AVEZ-VOUS SUIVIE ?

Je suis ingénieur agronome de profession (j'ai étudié à l'École supérieure d'agriculture d'Angers) et j'ai fait un doctorat en écologie tropicale. Avant même d'avoir obtenu mon diplôme d'ingénieur, je suis parti travailler comme agronome dans une région tropicale (dans le Chiapas, à la frontière avec le Guatemala) et y suis resté sept ans. C'était mon objectif professionnel, j'ai étudié l'agronomie dans le but de travailler dans le Tiers-monde. L'idée, à l'époque était de faire partie des agronomes de la faim. Puis je suis revenu en France, faire un doctorat en écologie tropicale et juste à la fin de mes études doctorales, on m'a proposé de prendre la direction d'un projet de parc national à Madagascar. Je m'en suis donc occupé pendant un certain temps et c'est à ce moment là que j'ai été appelé par les Nations Unies qui cherchaient un spécialiste des Mayas, un spécialiste en gestion des ressources naturelles et expert agricole. Ils en avaient un besoin urgent pour un programme visant à favoriser le retour des réfugiés d'Amérique centrale dans leurs régions d'origine. Je n'ai pas pu dire non car j'ai beaucoup travaillé avec les Indiens au Mexique ainsi qu'avec des réfugiés du Guatemala et j'estimais avoir des devoirs envers ces gens-là. Une fois que j'ai mis le doigt dans l'engrenage, je n'en suis plus sorti...

## EN QUOI CONSISTE VOTRE TRAVAIL ?

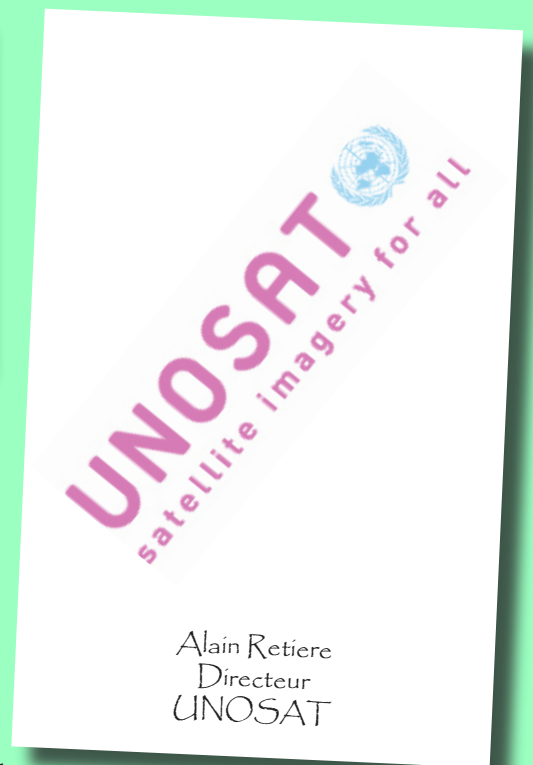
Je dirige un service que j'ai proposé et dont la mise en place m'a été confiée. L'UNOSAT est aujourd'hui la seule structure spécialisée des Nations Unies qui fournit des services dans le domaine de la télédétection et de la géomatique opérationnelle. Notre service répond à des demandes spécifiques opérationnelles des agences des Nations Unies ou de la part des pays, en cas de catastrophe ou en cas de besoins particuliers, sur des zones isolées en général. Nous ne faisons pas que des cartes, mais nous pouvons enseigner à les faire et à utiliser des systèmes d'informations géographiques pour mieux gérer le territoire. Cela nous amène à développer une famille de projets de terrain et à aller travailler sur celui-ci.

## QU'EST-CE QUI VOUS A INCITÉ À CHOISIR CE MÉTIER ?

Je suis agronome à l'origine et j'ai choisi cette voie parce que je voulais participer au combat contre la faim dans le monde. C'était ma motivation de base, et puis je suis resté de manière enracinée dans les problématiques des populations paysannes et rurales et des peuples indigènes; des gens qui sont les laissés-pour-compte du développement économique. Je suis un défenseur acharné de ces gens, parce qu'on en dépend tous mais on ne les considère pas assez bien.

## QUELLES SONT LES COMPÉTENCES REQUISES POUR CE TRAVAIL ?

Dans le travail de télédétection (un travail d'observation des phénomènes et de planification (par exemple, de puits) en utilisant des moyens spatio-portés), paradoxalement, il faut une très grande expérience de terrain. Je crois qu'aujourd'hui je n'aurais pas la compétence que j'ai et UNOSAT ne serait pas ce qu'il est si je n'avais pas eu la possibilité dans mon parcours professionnel de faire du travail de terrain de base et d'intervenir en mission dans plus de 80 pays. J'ai une connaissance vécue, je sais de quoi la planète a l'air depuis le plancher des vaches et en particulier ces zones isolées qui sont le dénominateur commun de toutes mes missions. Evidemment, il faut associer à cela une connaissance du terrain, ce qui veut dire comprendre les hommes et comprendre les paysages, et être capable de lire l'activité humaine et la logique des pratiques humaines dans le paysage. C'est pour faciliter cette mise en relation de l'Homme avec son milieu que je me suis intéressé à la télédétection, parce qu'elle permet de voir les choses qu'on ne peut pas voir depuis le sol. Quand vous regardez une carte ou une image satellite, vous brûlez d'envie de connaître le terrain, de quoi cela a l'air en-bas et, quand vous êtes en-bas, vous aimeriez bien voir de quoi il a l'air d'en-haut. C'est ce que j'ai cherché à combiner en créant UNOSAT : me donner les moyens de voir les mêmes réalités, depuis le terrain et depuis en-haut. Cela nous a donné la capacité d'intervenir efficacement dans un grand nombre de domaines, du contrôle des inondations, à la planification urbaine, en passant par l'ordonnancement paysager et rural, la gestion des bassins versants, la lutte contre la déforestation.



## **QUELS SONT LES CÔTÉS POSITIFS ET/OU NÉGATIFS DE VOTRE MÉTIER ?**

Le côté positif, c'est que ce métier est passionnant et surtout qu'avec un outil comme UNOSAT on a une technologie au top. Faisant partie de l'ONU et travaillant pour la bonne cause, nous avons eu le soutien de toutes les agences spatiales, nous avons des moyens technologiques énormes à notre disposition et cela est fascinant. Je me rappelle les longues années que j'ai passées sur le terrain à travailler dans le contexte ONG avec très peu de moyens, nous étions obligés d'employer des trésors d'imagination et de créativité pour pouvoir travailler. Je me souviens avoir modelé de mes mains des maquettes à partir de terre glaise dans des régions agricoles pour pouvoir les planifier de façon participative avec les habitants. Aujourd'hui, je peux le faire avec un ordinateur, en utilisant une image satellite. La partie fascinante est de pouvoir faire du travail de terrain avec des outils sophistiqués et performants. Le côté négatif est que ce métier me prend énormément de temps, énormément d'énergie et il n'y a pas assez de place pour la vie de famille. On est trop souvent absent. Il y a deux options : soit on exerce ce métier tranquillement, soit on utilise à fond les opportunités de travailler pour cette belle organisation que sont les Nations Unies, mais on risque de perdre le contact avec sa famille (une petite journée est faite de huit heures, une journée normale fait douze heures). Aujourd'hui, cela va mieux parce que j'ai une équipe de travailleurs, mais avant je faisais seize heures de travail quotidien. Les missions étaient aussi du travail très intensif, nous avons beaucoup travaillé dans les pays en sortie de conflit où nous partions pour monter des projets de reconstruction et cela représentait des périodes de travail d'un mois qui se terminaient par trois nuits blanches (ce qu'on appelle des charrettes dans le jargon des architectes, quand il faut boucler un projet pour le soumettre avant le départ, à la fin de la mission).

## **QUEL EST LE PROJET/MISSION QUI VOUS A LE PLUS MARQUÉ ?**

L'expérience qui m'a marqué au fer rouge ce sont mes sept ans au Chiapas. J'y suis allé la première fois pour mon stage de fin d'études, je devais y passer six mois et j'ai tout eu : j'ai été gravement malade, j'ai attrapé des maladies tropicales, etc. D'un point de vue personnel et professionnel, c'est une expérience extrêmement éprouvante mais passionnante et elle nous a donné l'orgueil de faire partie des gens qui travaillent pour rien mais qui font les choses les plus utiles. Quand je suis rentré en France, le retour à la réalité a été difficile : après sept ans, nous n'avions rien, nous avons travaillé comme volontaires, j'étais parti avec mon ex-épouse, nous sommes rentrés après sept ans de bons et loyaux services dans une France qui avait évolué sans nous, qui se fichait bien de nous, nous avons l'impression d'être traités comme le dernier des SDF, nos économies ont fondu en moins de trois mois. Tant qu'on était là-bas au Chiapas et qu'on rentrait en France en vacances, tout le monde était admiratif sur ce qu'on faisait mais quand on est rentré, nous avons eu de vrais problèmes de réinsertion, et personne ne nous a aidé, rien n'a été facile, on a eu une misérable indemnité. Aujourd'hui, je crois que je ne dois rien à personne, mais cela me rend aussi un peu dur parfois avec mes collaborateurs qui n'ont pas vécu cette adversité. J'ai assez peu de patience pour les gens qui se plaignent de leur salaire, de leurs conditions de travail, parce que ce que j'ai pu vivre n'a aucun rapport avec ce qu'ils considèrent comme étant des conditions difficiles. Là où j'ai travaillé, on marchait 70 heures par semaine dans la jungle et dans des conditions épouvantables.

## **QUE REPRÉSENTE POUR VOUS LA GENÈVE INTERNATIONALE ?**

J'ai un sentiment assez mitigé. Quand on la voit du dehors, Genève est la capitale humanitaire. La Genève internationale, c'est la patrie d'Henri Dunant, c'est le siège de la Croix Rouge, de l'ONU, c'est le meilleur de l'humanité, c'est la paix. C'est le côté positif et la Suisse a gardé cette idée d'asile. Et puis quand on est ici, il y a des choses fascinantes mais d'autres qui le sont moins. On concède aux organisations internationales quelques petits privilèges dont je n'ai que faire, (par exemple, les plaques CD : je voyage en scooter), et c'est une image de l'ONU que je n'aime pas, cette atmosphère diplomatique, un peu ronds de cuirs, dorure, cocktail, ce n'est pas pour moi. La Genève que j'aime est la Genève solidaire où il y a beaucoup de gens et un secteur associatif très actifs et intelligents qui, même s'ils ne sont pas très nombreux, arrivent à faire parler d'eux et à proposer des choses bien, sans renier leur identité qui fait leur force tranquille et fait d'eux un peuple sympathique. J'apprécie moins la Genève de l'argent, du paraître. En ce qui me concerne, j'ai choisi, j'essaie de profiter de ce que j'aime et de fuir ce que je n'aime pas.

## **QUE VOUDRIEZ-VOUS DIRE AUX JEUNES QUI S'INTÉRESSENT À LA COOPÉRATION INTERNATIONALE ?**

Qu'ils n'oublient jamais que la coopération internationale c'est pour les pauvres, pour les damnés de la terre et que c'est un métier difficile mais qui, si on est capable de passer au-dessus des difficultés, donne plus que tout autre métier, le sentiment d'avoir fait quelque chose d'utile. Mais ce n'est pas une voie facile, c'est une voie où il faut se battre tous les jours, et où il faut beaucoup de technique. Il faut donc beaucoup étudier, étudier très dur, car ce n'est pas parce qu'on travaille pour les pauvres qu'on peut résoudre leurs problèmes avec des technologies et du savoir à deux balles. Au contraire, c'est parce que leurs problèmes sont très complexes qu'il faut vraiment le meilleur. Et puis, il ne faut pas s'attendre à faire de l'argent parce que c'est amoral, mais c'est tout à fait légitime de vouloir bien gagner sa vie parce que c'est un travail difficile et productif.